Christian DELPORTE, *Come Back ou l'art de revenir en politique*

Paris, Flammarion, 2014, 310 pages

Marie-Christine Lipani

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9406>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9406

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 363-365

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marie-Christine Lipani, « Christian DELPORTE, *Come Back ou l'art de revenir en politique* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9406> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9406>

gouvernementaux, sans boussole » (p. 251). Du point de vue des institutions, le projet Artem se met difficilement en place car il « oblige à un partage, donc à une redéfinition des pouvoirs en place » (citation du chef de projet, 23 mai 2002, p. 337). Françoise Birck consacre un long détour à l'histoire de l'ICN (pp. 259-288) et à ses difficiles relations avec l'université Nancy 2 qui freinent la réalisation projet. Cependant, l'école est soutenue par les milieux industriels français et par les acteurs politiques locaux. Finalement, la « congruence », pour reprendre un mot cher à l'auteure, entre le projet Artem et la politique nationale de l'enseignement supérieur et de la recherche évoquée plus haut joue en sa faveur.

L'analyse institutionnelle au long cours révèle comment les projets institutionnels les plus rationnels peuvent être affectés par des contraintes historiques rarement perceptibles par les acteurs. La grande qualité de cette monographie repose sur l'habileté de l'auteure à inscrire les dynamiques locales dans des enjeux nationaux. Ainsi montre-t-elle comment l'exercice impose, pour être tout à fait pertinent, un dépassement du « seul intérêt monographique » (p. 300). Françoise Birck signale la force des enjeux institutionnels et leurs effets sur le long terme. Elle démontre la nécessité d'étudier, à l'aube de nouveaux projets institutionnels, ce « "temps universitaire" long, au cours duquel, malgré les réformes, l'ancien continue son emprise souterraine » (p. 30). La transformation du savoir historique en ressource pour les acteurs est au principe de ce que l'auteure appelle « l'histoire appliquée » (p. 30) et justifie peut-être le déséquilibre mentionné au début de cette note. Néanmoins, le choix d'une approche exclusivement institutionnelle éclipse totalement la question de l'évolution des contenus scientifiques ainsi que celle de l'organisation de la recherche au sein de l'école. On peut poser l'hypothèse selon laquelle ces deux axes auraient donné une épaisseur historique plus grande à l'étude et un angle nouveau pour saisir la spécificité de cet établissement. Bien que l'ouvrage évoque régulièrement la fonction des réseaux et des médiateurs – ces acteurs qui connectent les sphères institutionnelles, ministérielles, industrielles, etc. –, on peut regretter que l'auteure ne pousse pas l'analyse plus avant. D'autant que la proposition théorique n'est pas tout à fait convaincante et occupe une place marginale dans le livre. L'auteure puise son schéma explicatif dans la sociologie des régimes d'actions (Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard). Pour justifier leurs initiatives, les acteurs se réfèrent à un ensemble de valeurs spécifiques à leur groupe

social d'appartenance, c'est-à-dire à leur « monde ». En prenant pour point de départ l'opposition entre « monde "civique" » et « monde industriel » (p. 24), Françoise Birck entend rendre compte des différentes logiques qui animent les acteurs nancéiens. Cependant, ce cadrage conduit à une naturalisation des identités et des dispositions, lesquelles gagneraient à être examinées et décrites au cas par cas. Une telle approche permettrait d'éclairer les motivations des acteurs et leurs évolutions dans le temps et de concilier, par-là, l'épaisseur de l'histoire sociale et culturelle et la précision de l'analyse institutionnelle.

Thomas Lerosier

PLC, université Grenoble Alpes, F-38000
thomas.lerosier@upmf-grenoble.fr

Christian DELPORTE, Come Back ou l'art de revenir en politique.

Paris, Flammarion, 2014, 310 pages

Silvio Berlusconi, Jacques Chirac, Georges Clemenceau, Charles de Gaulle, Nicolas Sarkozy... Tous ces hommes politiques ont en commun d'être sortis un jour du milieu politique, soit volontairement, soit parce qu'ils y étaient contraints, et, un autre jour, d'y être revenus. Est-ce pour autant le signe que l'on ne meurt jamais en politique ? Rien n'est certain. En revanche, il existerait bel et bien un art de revenir en politique. L'ouvrage de Christian Delporte en fait la démonstration. Ce spécialiste de l'histoire des médias et de la communication politique et professeur d'histoire contemporaine à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines a étudié un siècle de départs, retours ou tentatives de retours en politique, notamment en France, sans pour autant s'interdire de regarder au-delà de nos frontières. Le travail de cet auteur familier du champ politique ne se limite pas à une approche historique, tout comme il ne délivre pas un récit uniquement descriptif ou linéaire. Son regard convoque aussi, sous une forme atténuée, d'autres disciplines des sciences humaines. En effet, l'étude offre une lecture presque ethnographique du milieu observé. Les parcours et exemples choisis pour cette analyse pointue de la sphère politique mettent en lumière certains aspects, d'une part, de la nature humaine et, d'autre part, du fonctionnement de nos sociétés démocratiques. Le livre se présente également comme un éclairage sur la façon dont l'homme politique d'une manière générale « dialogue » avec l'opinion publique. La démarche est, certes, empirique ; elle repose en grande partie sur différentes sources et écrits journalistiques, des témoignages et des ouvrages publiés par les protagonistes eux-mêmes. Mais, pour

Christian Delporte « ce livre est un essai, qui a pour cadre la France et la République comme référence » (p. 13). Cette République étudiée, observée au plus près et disséquée par l'historien est celle des coups bas, des trahisons, des sacrifices, voire des souffrances, celle des passions, des ambitions et des petits arrangements. L'ouvrage ne questionne ni les idéologies, ni le mouvement des formations politiques. Il piste le comportement des hommes exerçant le pouvoir entraînant ainsi le lecteur dans les coulisses et les dessous de la vie politique, à travers la destinée de différents élus et représentants politiques souvent habités par une ambition et « un orgueil hors du commun » (p. 50).

Différents travaux précédents, en histoire et en sciences politiques, ont déjà étudié les trajectoires de ces hommes et femmes qui font l'histoire politique de notre territoire. Cependant, celui-ci, parce qu'il est construit à partir d'un angle très resserré, affine la connaissance sur le fonctionnement et la posture des élites politiques. Il renseigne sur la façon dont ces dernières se projettent dans l'espace public et se saisissent de leur propre notoriété dans cette quête du pouvoir. Il est construit uniquement autour du « comment », ne s'intéressant pas au « pourquoi ». L'auteur explore la manière dont ceux qui ont perdu le pouvoir, à un moment donné et pour des raisons diverses, préparent et organisent leur retour ou tentative de retour. Les exemples présentés sont variés et s'insèrent dans des contextes différents, mais ils « dégagent de troublantes similitudes humaines » (p. 12) et sondent, avec acuité, cette ambivalente relation au pouvoir qui fait que souvent les prétendants au titre le plus suprême déploient des énergies incroyables pour réussir. La problématique majeure de ce travail est claire : est-ce que l'on meurt en politique ? Est-ce que, en France, on peut être déclaré définitivement mort ? Pour l'historien, la vie politique française a démontré que non. Et de citer, entre autres exemples, celui du général de Gaulle, chef du Gouvernement provisoire qui démissionna en 1946 et attendra qu'on le rappelle. Il fera ensuite un retour éclatant en 1958, Jacques Chirac échouera à la présidentielle de 1988. Longtemps considéré comme fini, il sera pourtant élu en 1995... Les prochaines échéances électorales en France sont donc susceptibles de ramener sur le devant de la scène, certains leaders dont le retour est aujourd'hui considéré comme fort improbable.

Bien qu'il ne s'intéresse ici pratiquement pas aux réactions des électeurs et des publics, Christian Delporte pose les bonnes questions telles « Pourquoi

tant d'inconstance dans les faveurs des Français ? » (p. 10) et avance des hypothèses : rapport émotionnel à la politique, empreinte du dolorisme de la culture catholique ? Pour l'auteur, « les Français aiment ceux qui souffrent, bordés de cicatrices, celui qui s'effondre parce qu'ainsi ils le poussent à se relever, [...] ils ne se lassent pas des histoires aux allures d'épopée où le récit mêle trahison, vengeance, merveilleux. Sceptiques à l'égard des systèmes politiques, ils pensent qu'un homme porté par la Providence peut accomplir des miracles et changer leur destin » (p. 10). Dans ce rapport du public avec la politique, Christian Delporte lit un aspect presque mythique. Les hommes politiques apparaissent alors comme plus humains, et sans doute plus vulnérables, des personnes « normales », donc plus proches des citoyens ordinaires.

Bien que puisant certaines de ses démonstrations dans des exemples appartenant au passé, le livre ne suit aucune chronologie. Il est construit de façon séquentielle et s'organise à partir de trois temporalités essentielles : le départ, la gestion du temps pendant cette absence imposée et le retour, réussi ou non. Pour pouvoir revenir, il faut d'abord partir. Christian Delporte s'attarde sur les circonstances et les raisons du départ de certaines personnalités politiques. Pour l'historien, cette étape de son développement est nécessaire car les raisons du départ conditionnent et organisent le retour. L'auteur élabore une sorte de typologie des personnages qui quittent la scène politique. Parmi les catégories constituées, on trouve les orgueilleux, ceux qui préfèrent partir plutôt que de se laisser dicter leur conduite (comme Charles de Gaulle, en 1946, qui ne veut pas se laisser enfermer par les appareils de partis), les sortis, (comme Georges Pompidou, en 1968, poussé hors du pouvoir par Charles de Gaulle, malgré une belle popularité), les « traîtres à la patrie » (comme Louis Malvy ou Joseph Caillaux à la fin de la Grande Guerre) et enfin les « scandaleux et sacrifiés » – une des catégories les plus larges –, réunissant ceux dont la carrière se brise dans l'enceinte d'un tribunal (comme, par exemple, Jacques Mellick, député-maire de Béthune, avec son faux témoignage en faveur de Bernard Tapie dans l'affaire du match truqué de l'Olympique de Marseille contre Valenciennes en 1993, et Henri Emmanuelli, trésorier du Parti socialiste, condamné en 1997 pour recel de trafic d'influence).

Certaines situations ont parfois entraîné une mise à l'écart du système assez prolongée comme ce fut le cas notamment pour Alain Juppé – un autre sacrifié – qui, en 2004, alors qu'il est secrétaire général du Rassemblement pour la République (RPR) et adjoint

aux finances à la mairie de Paris, tombe à la suite de l'affaire des emplois fictifs du RPR. Il sera contraint de s'éloigner de la vie politique, de quitter son fief bordelais et s'exilera pendant un an au Canada. Christian Delporte explique comment Alain Juppé analyse cette période imposée par le destin, comme une occasion pour se ressourcer, faire la paix avec lui-même, pour devenir un autre homme, voire un sage. Il s'agit là d'une caractéristique majeure observée par l'auteur. En effet, l'examen des mécanismes auxquels obéit le retour en politique, montre, chez la plupart des « sortis », cette nécessité de mettre en avant la transformation, voire la « purification » apportée par cet éloignement du pouvoir. Ils reviennent donc... forcément meilleurs. À l'automne 2014, quand l'ancien président de la République, Nicolas Sarkozy, organise son retour sur le devant de la scène politique, le discours de celui qui revient confirme l'observation de l'historien.

L'étude de Christian Delporte pointe aussi différents éléments qui semblent essentiels. Au-delà de la solitude d'un prétendant au pouvoir qui, dans sa traversée du désert, voit souvent le champ de ses proches se réduire, il doit aussi faire face à « l'obscurité médiatique », une autre forme de mort en politique. Ainsi, certains, pour continuer à exister et ne pas disparaître complètement des écrans, se lanceront-ils dans la rédaction d'un livre (surtout avant les élections), histoire de revenir dans la course. Aucune résurrection n'étant possible sans les médias. Mais le retour en politique est aussi une affaire de circonstances. L'auteur l'affirme : « De sa capacité à les analyser dépend la réussite ou l'échec de l'homme politique. Les vainqueurs sont ceux qui par habileté, audace, savent saisir les opportunités pour forcer le destin » (p. 13). Dès lors, pour ceux qui ambitionnent de revenir, tout l'enjeu n'est pas tant dans la manière mais plutôt dans le choix du moment. Il y a aussi, et Christian Delporte en fait la démonstration, des espoirs... sans retour et des retours ratés « parce que les protagonistes n'ont pas su saisir l'occasion ou, appréciant mal le contexte, ont cru, au contraire l'instant arrivé » (p. 162). Autre élément récurrent, ceux qui se donnent tant de mal pour revenir, agissent ainsi, poussés uniquement par l'impérieuse nécessité de... sauver le pays.

Difficile pour l'auteur de dresser dans son livre une conclusion définitive puisque, justement, le propre de son travail est de démontrer que rien n'est jamais définitivement arrêté au sein du champ politique. Aussi, dans son épilogue, s'interroge-t-il sur les autres grands retours possibles aujourd'hui, non sans insister sur un principe majeur : « Le péril, dans l'ambition politique, est de mener, par orgueil, le combat de trop »

(p. 285). Dommage, cependant, que, dans l'ouvrage, les destinées examinées soient surtout masculines, bien que le chercheur reconnaisse volontiers que, « en matière d'appétit politique, les femmes n'ont rien à envier aux hommes » (p. 289).

Marie-Christine Lipani

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33000

Marie-christine.lipani@ijba.u-bordeaux3.fr

Muriel Favre, *La propagande radiophonique nazie*.

Paris, Ina Éd., coll. Médias histoire, 2014, 158 pages

À la propagande radiophonique nazie, on associe généralement la retransmission en direct des discours du *Führer*. Mais aux programmes politiques s'ajoutaient également des émissions de divertissement. De ce fait, Muriel Favre a choisi d'analyser les outils et les méthodes de la propagande de l'époque, en confrontant la mise en place de la programmation avec la politique poursuivie par Goebbels et Hitler et les effets sur la population. En effet, pour le ministre, ce média est primordial pour diffuser l'idéologie du Parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSDAP) : « Je tiens la radio pour l'instrument le plus moderne et le plus important qui soit pour influencer les masses » (p. 7) a-t-il déclaré le 25 mars 1933.

L'étude de Muriel Favre débute par un rappel théorique – trop long peut-être – à la fois sur l'usage de la radio et du terme *propagande*. Ce média favorise une forme d'unification sociale en touchant un grand nombre d'auditeurs de tout âge et de toute condition, et se présente comme un « média de l'intime » (p. 7) car il implique une relation personnelle et individualisée avec les auditeurs. Dans un contexte politique, cela permet de séduire et donner corps à la dimension charismatique du régime, mais aussi de pallier la difficulté de participer aux grands rassemblements. C'est le média du direct, dont l'impact est immédiat et fort, et qui laisse plus de place à des formes de réappropriation individuelle du message diffusé. De ce fait, on voit l'apparition du concept de « cérémonie radiophonique » (p. 9), soit la mise en scène sonore de grands événements emblématiques.

Le fait que le nazisme ait choisi ce média comme vecteur de son idéologie n'est pas anodin, et c'est bien ce que pense Pascal Ory : « Le mot de propagande semble avoir été créé tout exprès pour le fascisme » (p. 16), pour lequel la radio servirait à une sorte de mystification. En effet, c'est par la parole qu'une foule se laisse galvaniser, mais il faut aussi être un bon orateur pour ajuster son discours aux réactions